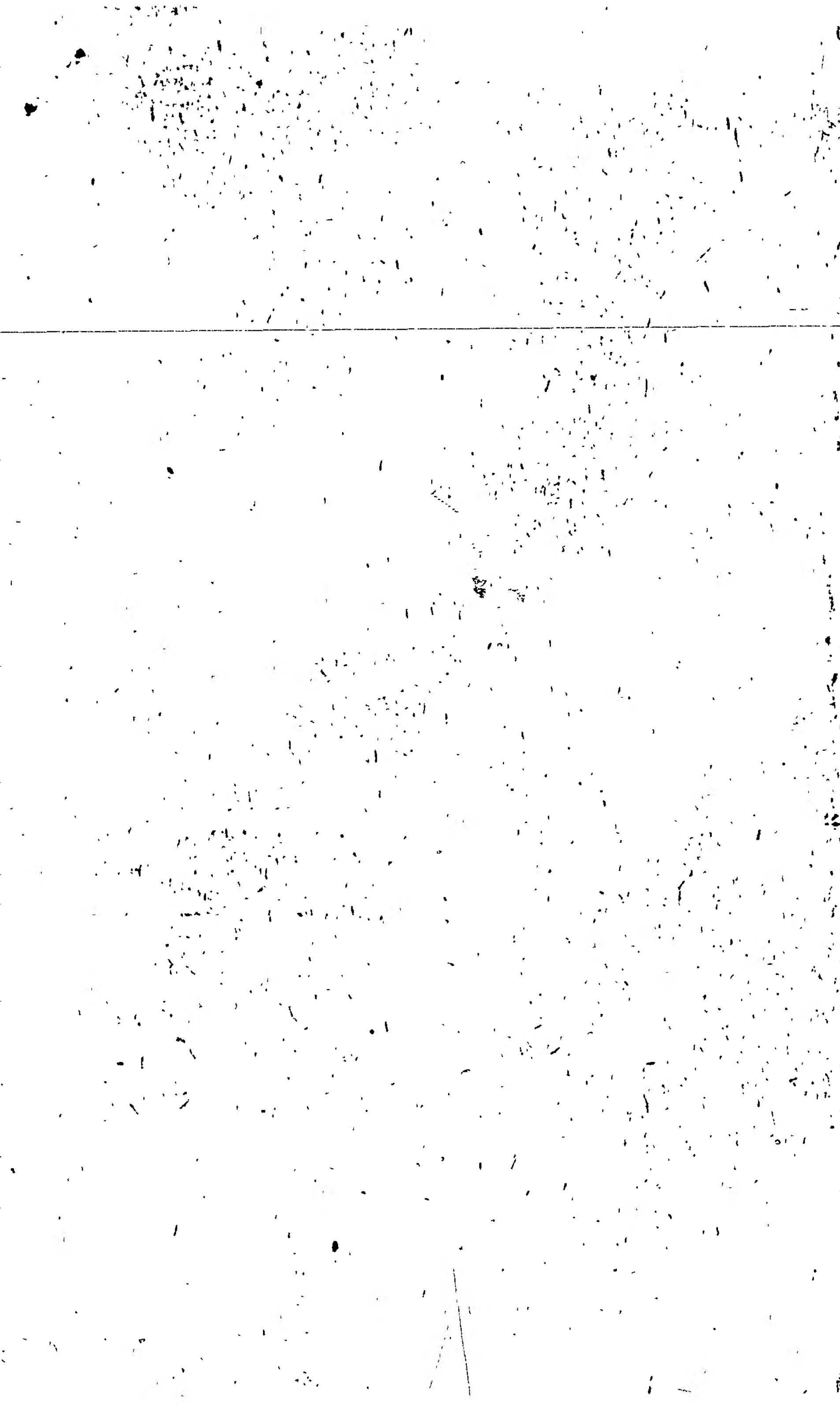


MISSIONNAIRE

ET

SAUVAGES

PENDANT LA GUERRE DES MÉTIS

LETTRE DU R. P. COCHIN, O. M. I.

A Mgr PASCAL

VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA SASKATCHEWAN



PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7

1894

MISSIONNAIRE ET SAUVAGES

PENDANT LA GUERRE DES MÉTIS

LETTRE DU R. P. COCHIN, O. M. I., A Mgr PASCAL,
VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA SASKATCHEWAN.

MONSEIGNEUR,

Depuis longtemps, Votre Grandeur me demande un rapport sur ma Mission. Bien que ma plume peu exercée se refuse à pareil travail, je ne saurais différer davantage à vous contenter. Ne dois-je pas, en effet, signe de vie à mes bons Frères en religion, à ceux surtout qui ont la bonté de ne me point laisser ignorer leurs faits et gestes? Et puis, ayant été presque toujours le seul Oblat témoin de mes humbles exploits, je veux dire de mon ministère auprès des sauvages, comme aussi de ma triste situation durant les troubles de ces dernières années, n'est-il pas juste que je recueille jusqu'à mes moindres souvenirs, pour en faire part à nos chères annales, et à l'histoire de ce district du vaste Canada?

C'était au printemps de 1882. Mgr GRANDIN me donna mon obédience pour la Mission de Sainte-Angèle. Là travaillait déjà, depuis deux ans, le R. P. LESTANC. J'avais ordre d'aider d'abord, puis de remplacer ce bon Père, dont les forces s'étaient épuisées dans de pénibles travaux et de dures privations, parmi les Indiens Cris de la prairie. Il alla passer quelques mois de convalescence à Saint-Albert, et revint ensuite à Sainte-Angèle, où nous vécûmes ensemble tout un automne. Rappelé de nou-

veau à Saint-Albert, il y demeura définitivement. Il me laissa pour compagnon le bon M. François Gonot, venu dans le pays pour se dévouer aux Missions.

Jugez de mon angoisse, lorsque je me vis seul et sans expérience, au milieu de nombreux sauvages dont je bégayais à peine la langue. Toutefois, le dernier séjour du cher P. LESTANC dans la Mission avait tellement ranimé la foi de nos chrétiens, que je repris courage. Et quand, à la fin de l'année, je constatai que j'avais enregistré vingt-six nouveaux baptêmes, ce ne fut pas sans quelque sentiment de joie et d'espérance. Bientôt, avec l'aide de Dieu, et grâce aux ouvrages du R. P. LACOMBE et aux notes grammaticales du R. P. RÉMAS, je parvins à parler le cris, et, partant, à goûter les consolations du missionnaire, en faisant un peu de bien.

Mais la croix n'est jamais loin du missionnaire. M. Gonot, pour des raisons légitimes, ne put rester plus longtemps à Sainte-Angèle. Je le conduisis à Battleford, où je devais me rendre chaque mois, et le confiai à la garde du R. P. BIGONESSE. Mais vers le mois de mars 1883, je consentis, sur sa demande, à le reprendre dans ma Mission. Hélas! j'étais loin de m'attendre à l'accident qui lui survint en chemin, et dont les suites causèrent sa mort. Comme le R. P. BIGONESSE et moi avions besoin de visiter çà et là les sauvages de quelques réserves, nous chargeâmes M. François Gonot de nos provisions et de toutes sortes d'objets à destination de Sainte-Angèle, et nous l'envoyâmes par la voie directe, en compagnie d'un brave sauvage chrétien. Nous formions ainsi deux petites caravanes tendant vers le même but. Tandis que M. Gonot suivait la ligne droite, mon confrère et moi nous passions dans les postes de Massoonim, de Sweet-Gross, de Strike-him-on-the-Back, où nous nous arrêtions pour faire quelques

baptêmes et entendre quelques confessions. Malheureusement le mauvais temps nous surprit en chemin, et la neige, venant à tomber, couvrit bientôt les sentiers. Force nous fut de ralentir notre marche. Nous arrivâmes à Sainte-Angèle trois jours en retard. Grande fut notre anxiété en apprenant que M. Gonot n'était pas arrivé. Vite, j'envoyai quelques sauvages à sa découverte. On le trouva étendu sur un tas de broussailles, les deux pieds gelés, et presque mourant de faim. Voyant que sa bande marchait trop lentement, il avait pris les devants. Les guides, toutefois, refusèrent de le suivre, après lui avoir peint les dangers auxquels il s'exposait. Le malheureux n'en tint pas compte, et, s'étant perdu dans la neige, il erra trois jours sans abri, sans nourriture. Il était si exténué, quand les sauvages l'apportèrent, qu'il demanda aussitôt à se confesser, pour se préparer à la mort. « Pendant ces trois jours de longue agonie, me dit-il, je n'ai cessé de demander au bon Dieu de ne pas me laisser mourir avant d'avoir vu un prêtre. » Il se confessa dans les sentiments d'un chrétien qui ne songe qu'à bien mourir. Sa résignation était admirable. Dans l'impossibilité où nous étions de le soigner convenablement parmi les sauvages, le P. Bigonesse reprit le chemin de Battleford et ramena le malade avec lui. Là, tous soins furent inutiles, il ne recouvra pas la santé. Après huit ou dix jours de grandes souffrances, il s'endormit pieusement dans le Seigneur.

Le 13 août 1883 nous apporta un rayon de bonheur. Ce fut la bonne visite du R. P. Soullier. Mais, comme tous les bonheurs d'ici-bas, celui-ci ne fut pas de longue durée. A peine ce cher Père nous eut-il béni au nom du T. R. P. Général, qu'il nous fallut songer aux adieux.

L'hiver arriva bientôt, et avec lui la misère. Les enfants étaient nus, décharnés, mourants de faim. Ces

pauvres petits venaient au catéchisme et à l'école, malgré un froid de 30 à 40 degrés Réaumur, le corps à peine couvert de quelques haillons troués. C'était pitié de les voir. L'espoir d'avoir un morceau de galette sèche, plus sans doute que le désir de s'instruire, était le mobile du cruel sacrifice qu'ils s'imposaient chaque jour. La privation en fit périr plusieurs, et aussi quelques adultes.

A ce fléau se joignit bientôt celui de la guerre. De toutes parts se firent entendre des cris de révolte. On se plaignait de certaines mesures du gouvernement canadien vis-à-vis des sauvages. Les jeunes gens, devenus tout à coup furieux, voulaient massacrer tous les blancs. C'était aux blancs qu'ils attribuaient tous leurs maux. Je me mêlai à eux pour les apaiser, et je tâchai de leur faire comprendre que, s'ils étaient malheureux, ce n'était pas la faute de tous les blancs, et qu'en demandant justice à qui de droit, d'une façon raisonnable et paisible, ils l'obtiendraient certainement. Ils me répondirent : « Tu es payé pour agir ainsi, sous prétexte de nous prêcher une religion. » C'était l'opinion accréditée dans toutes les réserves, même parmi nos chrétiens, qui finirent par ne plus fréquenter ni école, ni catéchisme, ni prières.

Le chef des sauvages, du nom de Poundmaker, osa me dire : « Tu n'es bon à rien, toi, puisque tu n'es pas capable de nous empêcher de mourir de faim. J'ai défendu à tous les miens de prier avec toi. » Il tint parole, et ses Indiens furent obéissants. Durant tout l'hiver, jusqu'au printemps de 1884, personne ne vint à la Mission.

Pour ne point perdre mon temps ici, j'allai m'établir, pendant le Carême, au centre de quelques familles métisses et catholiques nouvellement campées, sous le nom

de Bresaylors, sur l'autre bord de la rivière Bataille, à quelques milles seulement de Sainte-Angèle. Je revenais toutefois de temps en temps à cette Mission, pour montrer aux sauvages que je n'abandonnais ni eux, ni les chrétiens qui s'y trouvaient.

Cet état de choses dura jusqu'au 17 juin 1884. Ce jour-là, les sauvages parurent vouloir se rapprocher de moi. Je me rendis au milieu d'eux, et ne faisant allusion à rien de ce qui s'était passé, je visitai les malades et fis le catéchisme aux enfants. Bientôt il n'y eut plus qu'une famille dans le camp, les autres étaient allées se joindre aux bandes de l'Homme-Chanceux, de la Petite-Épinette et du Gros-Ours, réunies en un camp considérable, à quatre milles plus haut, sur le côté sud de la rivière Bataille. Ce concours avait pour objet la célébration du fameux Nipokwésimowin, ou danse de la Soif, sorte de fête religieuse des Cris infidèles. Je payai d'audace, en me rendant, moi aussi, à ce camp.

Il y avait là plus de deux cents loges. Au beau milieu, une centaine de sauvages, hommes et femmes, étaient occupés à élever une sorte de temple pour le Nipokwésimowin. J'allai droit à la maison de M. Craig, fermier du gouvernement. Un groupe de sauvages s'y trouvait; ils parlaient haut et paraissaient très excités. En m'avançant pour saluer le fermier, je vis ses coudes ensanglantés. «Qui vous a fait cela ?» lui dis-je. Sans donner à M. Craig le temps de répondre, un sauvage s'écria : « C'est moi qui l'ai frappé avec ce manche de hache; je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir tué. » Je blâmai sévèrement l'agresseur de sa violence. Heureusement, la plupart des hommes présents furent de mon avis et ne craignirent pas de joindre leurs reproches aux miens. Deux ou trois mauvais garnements seuls continuèrent à encourager le malfaiteur.

En même temps que moi étaient arrivés au camp six hommes de la police canadienne. N'ayant pas d'ordre précis pour s'emparer du coupable, ils se bornèrent à tenir compagnie au fermier, pour le protéger en cas de nouvelle agression. Puis, craignant pour leur propre sûreté, ils envoyèrent secrètement demander du renfort à Battleford.

Dans l'après-midi, je fis le tour du camp pour m'assurer s'il y avait là de mes chrétiens. J'en trouvai quelques-uns qui appartenaient aux camps voisins, dits de l'Enfant du Tonnerre et de Nipakès. Estimant qu'il y avait pour eux danger de rester au milieu de tant d'infidèles surexcités, je leur conseillai de s'en retourner chez eux. Ils partirent à la tombée de la nuit, au nombre de cinq loges.

Au moment où je songeais à quitter le camp, moi aussi, je rencontrai le chef, Poundmaker. Il était tatoué ou plutôt barbouillé des pieds à la tête. Son vêtement consistait en un gilet et un brayet. Une tête de castor, surmontée de trois plumes d'outarde, lui servait de casque. Du bras droit, il brandissait un énorme casse-tête garni de clous et armé, à la pointe, de trois énormes couteaux, en manière de haches. Sa longue chevelure flottait au gré du vent. En m'abordant, il me prit la main.

— Maintenant, dit-il, je suis maigre. Je n'ai rien à manger. Tous mes gens et moi, nous allons mourir de faim. Vite, fais-moi un billet, afin que je prenne chez les soldats un peu de farine et du lard. Tu aides les soldats, toi ; ils t'aiment, ils t'écoutent. Il y a cinq ans que je n'ai pas dansé ; je veux danser à mon tour.

— Si tu es malheureux, lui répondis-je, c'est bien ta faute. Il n'y a pas de sauvage qui, plus que toi, ait entendu parler de notre sainte prière. Tant que tu

n'écouteras pas la voix du bon Dieu, tu resteras malheureux. Quant au billet que tu me demandes, tu sais bien que je ne puis le faire. Tu sais parfaitement que tous les autres missionnaires, comme moi, nous ne te voulons que du bien. Tout ce que je puis t'offrir et te conseiller, c'est de sauver ton âme. Tu seras heureux si tu embrasses et pratiques notre sainte prière. Au contraire, tu te perdras, toi et les tiens, si tu te livres avec eux à la superstition, et si tu fais la guerre à ceux qui te veulent du bien.

A ces mots, Poundmaker me tourna brusquement le dos, et s'en alla en murmurant : « Tu nous abandonnes, toi, et les autres hommes de la prière nous abandonnent aussi. »

Cette dernière phrase me perça le cœur, et ce ne fut pas sans verser quelques larmes que je m'éloignai de ce camp de malheur.

Le soir, la danse de la Soif devait avoir lieu. Anxieux de savoir si quelques-uns de mes chrétiens y participeraient, j'usai d'un stratagème. Vers onze heures, durant la nuit noire, je m'enveloppai entièrement d'une grande peau de buffle. Ainsi déguisé, je pénétrai dans la loge de la Danse dont je fis le tour sans être reconnu. J'eus la douleur de compter six de nos néophytes au nombre des danseurs. Ils m'avaient pourtant bien promis de ne pas prendre part au Nipokwésimowin. Au sortir de la loge, je me glissai furtivement et sans mot dire, auprès d'un petit groupe de fumeurs barbouillés de rouge. Pensant que j'étais des leurs, l'un d'eux me passa sa pipe. Je fis semblant d'en tirer une ou deux bouffées, puis, la passant à mon voisin, je décampai.

Cette même nuit, vingt jeunes sauvages s'étant fait des incisions sur la poitrine, y passèrent de longs sétons, au moyens desquels ils se suspendirent, en dansant, jus-

qu'à ce que la peau de leur chair se rompît. L'un d'eux promena autour du camp un cheval rétif, dont il s'était passé les guides à travers la peau des bras et des épaules.

Il y avait à l'écart dans le camp plusieurs familles chrétiennes que la curiosité avait attirées. Je m'arrêtai dans une loge pour y passer le reste de la nuit. Au petit jour, après avoir fait réciter les prières aux enfants, je repris le chemin de Sainte-Angèle, où j'offris le saint sacrifice de la messe. Bientôt on m'apprit que le chef et ses conseillers avaient délibéré sur le moyen de faire la guerre aux blancs et d'empêcher les soldats de venir sur leurs terres.

Le 16 juin, dans l'après-midi, arrivèrent une trentaine de soldats canadiens, conduits par le commandant Crozier et le capitaine Autrobus. Dès leur apparition, les sauvages se hâtèrent de hisser leur sac à médecine, en signe de déclaration de guerre. Puis sautant sur leurs chevaux, ils se mirent à caracoler et à folâtrer en quelque sorte autour des soldats, brandissant leurs casse-tête ou tirant des coups de fusil. Revêtus de leur costume de guerre, ils paraissaient effrayants. Plusieurs jeunes conscrits en tremblèrent d'effroi.

Le chef, Poundmaker, mit les soldats au défi de prendre l'homme qui avait frappé le fermier Craig, et d'arrêter qui que ce fût d'entre eux. Les soldats voulurent essayer, mais le chef et ses sauvages montrèrent leurs casse-tête et leurs couteaux. Force leur fut de se retirer sans prisonnier. Ils rebroussèrent chemin et vinrent camper près de Sainte-Angèle, dans la maison d'un autre fermier, M. Jefferson, venu là depuis peu, pour apprendre l'agriculture aux gens mêmes de Poundmaker. Dans la crainte d'une attaque nocturne, ils se firent une sorte de redoute, derrière laquelle ils prirent un peu de repos.

Le jeudi 19, au soir, une quarantaine de soldats arrivèrent à la hâte pour renforcer le premier détachement. Leurs chevaux étaient tellement épuisés par la chaleur qu'ils pouvaient à peine trotter. Quelques heures de halte leur suffirent pour se refaire.

Le vendredi 20, le commandant se rendit au camp des sauvages. Son but était d'amener Poundmaker à comprendre que les soldats ne venaient pas pour faire du mal aux sauvages, mais uniquement pour remplir un devoir, en s'emparant d'un homme qui avait voulu en tuer un autre, et que la loi serait aussi sévère envers un blanc quelconque, coupable du même crime.

Que se passa-t-il dans cette entrevue? Je ne saurais le dire, m'étant à ce moment réfugié avec quelques bons sauvages dans le camp des soldats. Évidemment Poundmaker et ses gens n'avaient consenti à aucune des propositions qui leur avaient été faites, car, vers cinq heures du soir, des sauvages à cheval, en costume de guerre et armés jusqu'aux dents, accoururent et d'une voix menaçante s'écrièrent : « Nous avons faim. Soldats, donnez-nous à manger. » Je montai à cheval en même temps que quelques Cris, qui, par crainte de leurs frères, s'étaient aussi réfugiés parmi les soldats, préférant mourir avec ceux-ci plutôt que de les combattre. Les soldats catholiques me prièrent toutefois de ne pas les quitter : « S'il y a combat, disaient-ils, vous porterez secours aux blessés. »

Comme je donnais de l'éperon pour les suivre, deux cavaliers indiens fondirent sur moi et me conduisirent de force jusqu'au bois voisin de ma demeure. Ils étaient silencieux. En approchant du bois, je compris qu'ils en voulaient à ma vie. Me retournant alors avec rapidité et donnant à mon cheval un vigoureux coup de cravache, je revins au galop sur mes pas. Dans le brusque mouve-

ment de volte-face, mon cheval avait heureusement donné une ruade à son plus proche voisin. Celui-ci, effrayé du coup, se cabra en culbutant son cavalier qui alla rouler dans les broussailles. Pendant que mes deux compagnons incommodes se débrouillaient pour se remettre en selle, j'avais déjà gagné le large et m'étais mis hors de leur atteinte.

Je me trouvai bientôt en face des deux troupes ennemies, soldats et sauvages, rangés en bataille et se couchant en joue, prêts à faire feu. Des sauvages couraient à travers les rangs des soldats, cherchant à leur arracher leurs fusils, les menaçant du casse-tête et du couteau. Ceux-ci se défendaient simplement. Poundmaker tenait son casse-tête levé sur la tête du commandant; le commandant menaçait Poundmaker de son revolver. Un soldat tout à coup désarmé et renversé par terre, se relève en criant : Au secours ! Un sauvage lui avait enlevé son fusil, son revolver et ses cartouches. Malgré ces bravades, on répugnait de part et d'autre à engager le combat.

Au moment où ce spectacle frappait mes regards, une bande de bons sauvages qui m'avaient aperçu, hommes, femmes, enfants, tous à cheval, sortirent du camp et vinrent directement à moi. « Père, me dirent-ils, suis-nous ; autrement il t'arrivera malheur ». Ils m'emmenèrent de force dans leur campement, à 6 milles plus bas que Sainte-Angèle, sur le bord de la rivière.

Arrivé à cet abri, il me fallut entendre un long discours du chef sauvage, discours dans lequel l'orateur rappelait les bienfaits de nos Pères missionnaires et demandait à Dieu, qui l'avait toujours secouru par la présence de ses prêtres, d'avoir encore pitié de lui et de tous ses enfants. En façon de péroraison, il poussa cette exclamation : « Courage ! courage ! mes enfants.

L'homme de la prière est au milieu de nous! Courage! »

Avant la nuit, je passai mon temps à faire le catéchisme aux enfants, aux vieux et aux vieilles, puis à réciter le chapelet en commun. On me récompensa par un bon souper au poisson frais, et par un coin dans la loge du chef pour me coucher. Hélas! les maringouins me firent payer cher cette patriarcale hospitalité! Quant aux autres insectes qui se mirent du festin pour me dévorer, j'en fus quitte en faisant à mon réveil, comme les sauvages, une chasse en règle dans mes habits. Après quoi, je montai à cheval et courus à Sainte-Angèle. On m'y apprit que la paix avait été faite sans coup férir, entre soldats et sauvages. Dieu merci! tout était redevenu tranquille comme auparavant.

La résidence de Sainte-Angèle étant déserte, je traversai la rivière et allai passer le dimanche à Bresaylor, colonie de métis. Le lendemain, je pris le chemin de Battleford où je me proposais de demeurer quelques jours dans l'aimable compagnie du R. P. Bigonesse et du frère Géronte. Sur ces entrefaites, le R. P. Leduc vint à passer. Ce bon Père, voyant qu'à Sainte-Angèle les Indiens ne se montraient pas trop bien disposés en faveur de la religion, et qu'à Bresaylor la résidence du missionnaire était peu convenable, me conseilla de me fixer à Battleford, d'où je pourrais rayonner dans les divers postes sauvages et métis d'alentour. Je suivis ce conseil jusqu'au mois de janvier 1885. Mais m'apercevant que les distances d'une réserve à une autre me faisaient perdre beaucoup de temps en voyages, que je ne pouvais voir mes chrétiens ni assez souvent, ni assez longtemps, j'en écrivis à Mgr Grandin qui m'envoya le R. P. Lestanc. Il fut par lui décidé que j'irais résider à Bresaylor, et que de là, n'ayant pas de longues courses à faire, j'irais visiter tour à tour les réserves de la rivière

Bataille et celles des bords de la Saskatchewan. Je suivis ce conseil de point en point jusqu'au mois de mars. En ce temps-là, j'eus à me dépenser outre mesure. La petite vérole s'était déclarée dans la bande de Poundmaker; plusieurs familles en furent atteintes et virent périr bon nombre d'enfants. Le chef lui-même fut rudement éprouvé. J'eus donc à passer bien des nuits et des jours à visiter et à soigner les malades. Dieu permit ce fléau, sans doute, afin que les sauvages se réconciliassent avec moi; car j'eus le bonheur de baptiser tous les enfants malades, d'administrer plusieurs adultes à l'article de la mort, et de voir Poundmaker lui-même redevenir mon ami.

Vers la fin de mars, l'horizon s'assombrit de nouveau. Métis et sauvages ayant entendu parler de la présence de Riel aux environs de Prince-Albert, s'étaient mis en rébellion. Toutefois on prétendait de part et d'autre ne vouloir point sortir de la légalité. Rien donc ne faisait présager une déclaration de guerre.

Tout à coup, de la réserve de Sweet-Gross arriva M. Joseph Mac-Kay, fermier-instructeur des sauvages. Depuis à peine un mois, ce bon monsieur faisait du bien aux sauvages, en se privant lui-même du nécessaire, au moment où les vivres du gouvernement étaient insuffisants. Sa charité n'éveilla aucune pitié dans le cœur de ces malheureux.

Le lundi 30 mars 1886, il fut assailli de grand matin dans son logis et traité comme un malfaiteur. « Si tu veux vivre, lui criaient les sauvages, donne-nous à chacun cinquante piastres. » Quelques-uns, brandissant leurs couteaux, faisaient mine de le défendre parce qu'il avait été charitable, mais en même temps ils voulaient le constituer prisonnier. Pendant cette scène, les deux enfants de M. Mac-Kay se levèrent précipitamment et,

malgré leur mère, accoururent en pleurant auprès de leur père. Les sauvages, un peu déconcertés sinon attendris, se replièrent sur l'écurie dont ils firent le pillage. Ils volèrent deux chevaux et tout ce qui se trouva sous leurs mains. Revenant ensuite au magasin, où M. Mac-Kay s'apprêtait à déjeuner avec sa famille, ils s'emparèrent de tout ce qui tomba sous leurs mains. Le père, la mère et les enfants furent conduits à la cabane du chef. Mais là, laissés seuls avec un sauvage et pleins d'angoisse sur le sort qui les attendait, ils supplièrent leur gardien d'avoir pitié d'eux et de les transporter de l'autre côté de la rivière. Touché de leur infortune, le sauvage y consentit.

Une fois sur l'autre bord, les fugitifs n'avaient que 6 milles à faire pour se rendre à Bresaylor, chez un de leurs parents. Malgré l'incertitude de la route, et bien qu'ils n'eussent pris aucune nourriture, M. Mac-Kay et sa famille partirent à travers bois et marais, sans vestige de chemin, piétinant tantôt dans l'eau, tantôt dans la neige, tantôt dans la glace. Comme par miracle, ils arrivèrent directement à la maison de leur parent, qu'ils ne connaissaient point. M. David Poitras, beau-frère de M. Mac-Kay, accueillit les siens fraternellement. Quand je vis M. et Mme Mac-Kay et leurs enfants tout exténués, je ne pus m'empêcher de pleurer leur malheur.

Ces nouvelles parvinrent bientôt aux populations environnantes. Nos chrétiens redoutèrent un mouvement offensif des sauvages; aussi se hâtèrent-ils de régler leurs comptes avec le bon Dieu. J'entendis bon nombre de confessions chez M. Poitras, où je crus prudent de me réfugier; je donnai la communion à quinze personnes, y compris Mme Mac-Kay. Pendant la sainte messe, cette bonne dame se ressentait encore tellement de la fatigue de la veille, qu'elle tomba évanouie.

Après la messe, je vis venir à moi le bon frère GÉRONTE et un élève métis du R. P. BIGONESSE. Ils m'annonçaient que toute la population de la ville de Battleford s'était renfermée dans le fort. Les sauvages avaient saccagé tout le côté sud de la ville, sur la rivière Bataille. Les Assiniboines avaient massacré leur fermier-instructeur, et, après d'horribles mutilations, jeté son cadavre sur un fumier. Un cultivateur du voisinage, aux Montagnes de l'Aigle, avait été tué, lui aussi, sans pitié.

Le même jour, des sauvages amis nous prévinrent que les Assiniboines et un grand nombre d'autres sauvages allaient se ruer sur notre établissement. A la vue des injustices des rebelles et des cruautés des sauvages, la pensée bien arrêtée de tous mes chrétiens fut de ne pas se mêler à eux. Les métis anglais, qui formaient à peu près la moitié de la population de Bresaylor, affolés par la peur d'être massacrés, abandonnèrent les maisons et se réfugièrent dans le fort de Battleford. La plupart des hommes prirent les armes pour se défendre contre les sauvages. Mes catholiques étaient restés chez eux. Ils ne croyaient pas que les sauvages en voulaient à la vie des métis. Je crus de mon devoir de ne pas les abandonner. C'était, du reste, le temps des Pâques. Presque tous s'approchèrent des sacrements. Puis, par prudence, nous nous rassemblâmes en un seul camp.

Le jour de Pâques, après la sainte messe, il y eut comme une alerte : Poundmaker se présenta à notre camp, suivi de vingt Assiniboines bien armés. Il venait proposer aux métis de se joindre à lui pour aller guerroyer de l'autre côté de la rivière Bataille. Mais nous lui fîmes comprendre que nous ne pouvions pas nous mêler à la rébellion, et que nous ne pouvions aller camper avec lui. N'eût-il pas été cruel, en effet, pour ces pauvres métis, de se voir contraints de combattre les uns contre

leur père, les autres contre leurs frères, tous certainement contre de proches parents, qui, de gré ou de force, se trouvaient englobés parmi les rebelles? Nous venions, du reste, d'apprendre que les sauvages du lac la Grenouille avaient tué plusieurs hommes paisibles, entre autres les RR. PP. Fafard et Marchant. Il n'y avait donc rien qui pût nous engager à nous aller mettre sous la protection de pareils scélérats. Nous résolûmes de demeurer neutres et d'attendre les événements sous la garde de la bonne Providence. Je fis à tous la promesse de ne pas les abandonner, de dire chaque jour la sainte messe et de prier pour eux.

De temps en temps, nous vîmes passer des Canadiens français, dont les familles résidaient à Battleford, et qui étaient allés couper du bois de charpente à 100 milles plus haut, sur la Saskatchewan. Nous leur sauvâmes la vie au péril de la nôtre, en les cachant et en leur procurant le moyen de rentrer dans leurs foyers. Les sauvages s'en aperçurent bientôt. Dans la persuasion que nous voulions les trahir, ils formèrent le complot de tomber sur nous à l'improviste, de nous emmener de force, et au cas où nous refuserions de les suivre, de massacrer les hommes et de s'approprier les femmes et les enfants.

Sur ces entrefaites, un nommé J. Delorme, métis, envoyé par Riel, venait d'arriver dans leur camp. Se donnant comme exécuteur des ordres du chef des insurgés, il obligea les sauvages à nous venir contraindre de nous unir à eux. Dès leur arrivée dans notre camp, ceux-ci, au nombre de deux cents cavaliers, se précipitèrent sur nos loges dans toutes les directions, semant partout l'incendie, s'emparant des chevaux des métis et de tout ce qu'ils pouvaient enlever, dévalisant ma chapelle, dont rien ne fut respecté de tout ce que je n'avais pu sous-

traire à leur rapacité furieuse. Puis toute la horde entra en masse dans notre camp et se mit à harceler nos métis de milles façons imaginables. En ce moment, deux Canadiens français se trouvaient de passage au milieu de nous; ils se cachèrent dans les bois. Ce ne fut pas sans danger qu'un homme de cœur alla leur offrir deux chevaux pour faciliter leur fuite.

Quant à nous, pour avoir la vie sauve, puisque nous n'avions ni assez d'armes ni assez de munitions, nous dûmes nous livrer à nos agresseurs et les suivre.

Vers le soir, et durant la nuit, je fus attaqué par divers sauvages qui voulaient me tuer, parce que j'étais un blanc. L'un d'eux me coucha en joue à bout portant. Mais d'un revers de main vigoureux, je fis sauter son revolver à cinq ou six pas. Comme de nouveaux agresseurs allaient fondre sur moi, deux sauvages chrétiens accoururent aussitôt à ma défense. En même temps, un groupe de métis vint me serrer la main et m'assurer qu'ils étaient prêts à se battre et à mourir pour moi.

Les métis loyaux, dont les chevaux avaient été volés, durent abandonner tout ce qui leur restait de bien, pour se mettre à la suite de leurs vainqueurs. Chemin faisant, ils eurent la douleur de voir massacrer sous leurs yeux la plupart de leurs animaux domestiques, tels que porcs, poules, bêtes à cornes, etc. Les sauvages nous traînèrent de campement en campement jusqu'au 30 avril. A cette date, nous campions sur le bord d'un ruisseau, appelé en cri *Petite rivière du Couteau-Cassé*. Nous étions à leur merci, obligés de nous tenir constamment sur le qui-vive. Comme nous ne pouvions leur cacher notre antipathie, ils s'en vengeaient de mille manières, en nous brutalisant, en nous traitant en esclaves. Poussés à bout, nous étions parfois tentés de faire main basse sur nos vainqueurs et d'en massacrer

le plus possible. Mais nous avions au milieu de nous des mères avec leurs enfants dont le sort aurait été une servitude pire que la mort. Et puis, nous espérions que le gouvernement canadien aurait bientôt raison des rebelles.

Pour ma part, je me calmais à la pensée que, prêtre et missionnaire, je me devais à tous, amis ou ennemis, et je prenais patience dans l'exercice de mon saint ministère. Néanmoins, la nouvelle du martyre des PP. FAFARD et MARCHAND et les cris de mort que j'entendais tous les jours proférer contre moi me causaient beaucoup d'inquiétude. Comme au camp de Big-Bear, du lac la Grenouille, nous avions ici de vieux sorciers qui détestaient cordialement notre religion. Afin d'exciter les jeunes gens à me donner la mort, ils se faisaient un malin plaisir à répandre partout de faux bruits sur mon compte. Dieu ne me jugeant pas digne du martyre, voulut bien se contenter de mon entière résignation à sa sainte volonté.

Le 30 avril, vers minuit, pendant qu'on s'apprêtait à traverser le ruisseau pour aller camper sur les hauteurs du Couteau-Cassé, je me mis à rédiger quelques notes. Je fus aperçu dans cette attitude par deux sauvages. Ce fut assez pour être suspecté de trahison. Ils allèrent raconter à leurs semblables que j'écrivais aux blancs pour livrer les secrets des sauvages. Ce bruit circula rapidement dans tout le camp et surexcita les esprits. Plusieurs jeunes gens jurèrent de m'ôter la vie. Je fus bientôt entouré d'une vingtaine d'entre eux qui me disaient : « Traître, va donc afficher tes renseignements sur tous les poteaux qui bordent le chemin jusqu'à Battleford. » La colère peinte sur leurs visages déjà horriblement tatoués leur donnait l'aspect de vrais démons.

Au premier abord, je me mis à rire de leur méprise,

puis je tâchai de leur expliquer la teneur de ma lettre ; mais ils ne voulurent pas comprendre. En temps de guerre, les sauvages éprouvent du plaisir à voir couler le sang humain ; ils étaient si heureux d'en avoir l'occasion à mon sujet qu'ils craignaient vraiment de la perdre.

Le grand chef Poundmaker, qui m'avait toujours protégé contre les vexations de ses hommes, ayant appris ce qui se passait, accourut en toute hâte, reprit sévèrement les jeunes agresseurs et menaça de faire sauter la cervelle à quiconque oserait me dire un seul mot. Chacun se retira silencieux, mais non sans se retourner de temps en temps pour me montrer les poings ou le canon de son fusil.

Si les sauvages respectèrent la vie des métis et la mienne, ce ne fut pas seulement par crainte de leur chef, mais aussi par crainte des métis et de quelques hommes de leur bande, qui étaient restés nos amis. Ils n'ont jamais osé enlever les armes des métis. Ceux-ci sont bons guerriers, braves et adroits tireurs. S'ils avaient eu assez de fusils et de munitions, ils se seraient bravement défendus contre leurs agresseurs ; mais mal armés, ils ne pouvaient que succomber sous le nombre et exposer leurs femmes et leurs enfants à devenir le jouet des vainqueurs ; je dis le jouet, il faudrait dire la proie, car le sauvage est cruel à l'égard des prisonniers, quand ceux-ci surtout lui paraissent suspects.

Le meilleur parti à prendre, pour sauver nos vies, était de suivre les sauvages, mais en les menaçant constamment de nous défendre jusqu'à la mort, s'ils attentaient aux jours de quelques-uns d'entre nous. Presque chaque jour, il y avait des rixes entre sauvages et prisonniers, et chaque fois ceux de ces derniers qui avaient des armes, accouraient le fusil armé et mettaient en fuite

les provocateurs. Quelquefois des coups de feu furent échangés dans ces querelles, mais heureusement sans accident grave. Je regarde comme une protection de la très sainte Vierge qu'il ne nous soit arrivé rien de fâcheux durant ce long temps où les sauvages nous retinrent prisonniers; tous les soirs, nous récitions le chapelet et chantions des cantiques en son honneur. Je ne dois pas oublier de dire, en passant, que pour accompagner ces pieux cantiques et charmer en même temps nos farouches sauvages, j'avais soustrait au vandalisme de nos vainqueurs un petit harmonium, présent de mes parents et amis de France, et que mes chrétiens voulaient bien transporter avec leurs bagages de campement en campement. Les premiers jours, les voix étaient peu nombreuses, car personne n'avait le courage de chanter; mais à mesure que les amis se reconnaissaient, le nombre des choristes s'augmenta. Nous chantions tour à tour en cris, en français; en anglais, en saulteux, en assiniboine. A force d'harmonie, de prières et de chants, nous réussîmes à apprivoiser les sauvages les plus farouches. Tous les soirs, après la prière, j'adressais quelques mots à la foule, soit pour catéchiser les ignorants, soit pour encourager les défaillants ou pour modérer les impétueux. Les jours malheureux que nous traversions virent nos gens plus attentifs aux instructions et plus dévots à la prière. Lorsqu'on dépend uniquement de la Providence, on se tourne volontiers vers elle.

Il y avait dans notre camp quelques partisans de Riel. Ces métis étrangers, qui avaient été envoyés chez les sauvages dès le commencement des troubles, firent tout leur possible pour nous défendre contre les vexations des sauvages. Dans le dessein de nous sauver, ils essayèrent de faire entendre aux sauvages que leur bande

n'était pas assez nombreuse et qu'ils devaient les laisser aller demander du renfort à Riel. Les sauvages y consentirent. Aussitôt cinq hommes furent députés à ce dernier. Je leur donnai une lettre pour nos Pères du district de Saint-Laurent, qu'on disait être les prisonniers de Riel.

Nous étions donc toujours sur le qui-vive, lorsque le 2 mai nous fûmes réveillés par des cris répétés de : « Amis, aux armes ! » Vite, je me lève, et, après une courte mais forte recommandation au Sacré Cœur, à la Sainte Vierge, à mon bon ange, je me précipite hors de ma tente. J'aperçois des sauvages, armés de carabines, courant à la débandade vers les coteaux qui descendent au ruisseau. Cinq d'entre eux étaient arrivés au sommet d'une côte et commençaient à disparaître de l'autre côté, quand un coup de fusil se fit entendre dans cette direction, suivi aussitôt d'une fusillade entremêlée de coups de canon. Je vois deux de ces sauvages tomber sous les balles. Je cours vers le lieu du combat, mais en faisant un détour pour m'assurer de la position des soldats, me faire connaître d'eux et en obtenir le salut de mes compagnons d'infortune.

Parvenu sur le petit coteau qui m'en séparait, je me trouvai tout juste en leur présence, à la distance d'environ 200 verges. Je voulus crier, mais je n'en eus pas le temps : une grêle de balles tombaient autour de moi. Je me jetai prestement à terre dans un pli de terrain. Pendant quinze longues minutes, les balles ne cessèrent de m'effleurer le corps. Pourquoi cette persistance de la fusillade sur le même point? C'est que, sans m'en douter, je laissais voir le mouchoir dont je m'étais enveloppé la tête en guise de bonnet de nuit; c'était leur point de mire. Sans doute, j'étais pris pour un sauvage. Pour me mettre hors de danger, je reculai,

en rampant, jusque dans un bas-fond, à quelques mètres plus loin. J'y trouvai les sauvages à l'affût pour se défendre.

Les soldats, au nombre de trois cents, étaient sur une éminence flanquée d'une multitude de petits ravins.

Une cinquantaine de sauvages s'étaient blottis dans des espèces de tranchées, et, de là, tiraient à coups parfaitement sûrs et sans s'exposer à aucun danger. Peu à peu ils se divisèrent en petits groupes de quatre hommes, et finirent par cerner les soldats. La pluie torrentielle d'obus et de mitraille qui tombait sur eux les inquiétait bien un peu ; néanmoins, à chaque coup de canon, ils ripostaient par des cris de joie mêlés d'exclamations ironiques. Plusieurs paraissaient si peu soucieux du danger, qu'ils chargeaient leurs carabines la pipe aux dents.

Pour moi, n'ayant rien à faire là, je retournai au camp. Je trouvai les métis prisonniers s'apprêtant à conduire leurs familles hors de la portée des balles, et dans une direction opposée à celle des familles indiennes. Je les suivis durant tout le temps de la bataille. Une centaine de sauvages nous gardaient ; une cinquantaine d'autres gardaient les familles indiennes ; le reste se tenait autour des combattants, prêts à se mettre en ligne, si ceux-ci venaient à succomber.

Après un combat acharné, les soldats durent battre en retraite, emportant sept morts et une quinzaine de blessés. Ils durent se retirer si vite qu'ils laissèrent sur le champ de bataille un de leurs morts, deux à trois mille cartouches, et quantité de boîtes à fusées.

A mesure que les soldats descendaient la colline, les sauvages prenaient leur place, tirant sans relâche, jusqu'à ce que le chef Poundmaker s'apercevant que les soldats ne se défendaient plus, leur commanda de cesser le feu.

Les Assiniboines et quelques Cris voulaient, malgré lui, poursuivre les soldats. « Si vous continuez, Dieu va vous punir, » leur cria-t-il. Sans ces paroles empreintes d'humanité et relevées par un sentiment religieux, les soldats, harassés et à jeun, auraient été massacrés sans pitié ou faits prisonniers avant leur retour à Battleford.

En parcourant le champ de bataille, après le combat, je ne vis que cinq sauvages tués et six blessés. En ce moment, les sauvages remontaient la colline. Je crus prudent de rebrousser chemin, pour ne pas m'exposer inutilement à leur malveillance, me promettant de revenir plus tard accompagné de quelques hommes.

Cette dernière bataille, une des plus chaudes, a duré de cinq heures du matin à une heure et demie de l'après-midi. Ce ne fut pas sans douleur que nous vîmes s'éloigner nos défenseurs, vaincus par des sauvages.

Le lendemain, j'allai visiter le champ de bataille, en compagnie de quelques sauvages et de deux Canadiens français, prisonniers comme moi, MM. Paulein et Richette. Il ne restait plus que deux cadavres sans sépulture, celui d'un soldat et celui d'un sauvage ; je les fis enterrer immédiatement. Le corps du soldat avait été dépouillé et mutilé horriblement par des sauvagesses, qui avaient cru par là venger leurs maris tués dans le combat.

Vers le soir, au moment où je réunissais mes chrétiens pour le chapelet, nous revenaient de Batoche les gens que nous y avions envoyés. Ils étaient suivis de quelques métis porteurs d'une lettre de Riel. Celui-ci recommandait aux sauvages de respecter les prisonniers, de ne tuer personne. Le chef de ces nouveaux venus, M. Charles Trottier, harangua les sauvages. Il leur reprocha, en termes énergiques, le pillage et les massacres qu'ils avaient commis, et la manière indigne dont chacun

des prisonniers avait été traité. Dès lors, ce Charles Trottier prit le commandement parmi nous, et nous n'eûmes plus rien à redouter des sauvages.

Peu de jours après, nous conformant aux ordres de Riel, nous partîmes pour nous rendre à Batoche par petites journées, sans nous préoccuper de Battleford. Le long de la route, plusieurs escarmouches eurent lieu entre les sauvages et les éclaireurs de Battleford. Les sauvages tuèrent quelques éclaireurs, capturèrent une vingtaine de chars à bœufs remplis de provisions, et firent vingt-deux prisonniers.

Mon cheval m'ayant été volé dès le commencement des troubles, je n'avais plus que ma voiture. Force me fut de la troquer contre un cheval, afin de pouvoir continuer mon voyage.

Enfin, le 17 mai, un cavalier nous arriva de Carleton. Il nous apportait la nouvelle que Riel et ses partisans, au nombre d'environ cinq cents, se battaient depuis trois jours contre les troupes du général Middleton, qui comptaient quinze cents hommes, disait-on. Le 19 mai, d'autres cavaliers vinrent nous annoncer la fin de la bataille. « Riel, disaient-ils, s'est livré lui-même à l'issue du combat, et la paix a été accordée aux métis. »

Aussitôt j'allai trouver le chef Poundmaker, et lui parlai ainsi : « Vous ne devez pas essayer de résister aux blancs ; vous péririez infailliblement, si vous l'osiez. Mais vous passerez pour un homme généreux et brave, vous vous ferez estimer des blancs, si, vous exposant vous-même pour sauver votre peuple, vous allez vous livrer au général Middleton et vous en remettez à sa décision. Dieu ne manquera pas de vous bénir pour avoir empêché le sang de couler des deux côtés. »

Les sauvages aiment leurs enfants. Pour leur sauver la vie, ils ne reculent devant aucun sacrifice.

Poundmaker envoya donc tout de suite son message au général Middleton. Puis, après avoir fait écrire une deuxième lettre, il me chargea d'aller, avec les vingt-deux prisonniers, la porter au colonel Otter, commandant de place à Battleford. Je montai à cheval le mercredi matin, 20 mai, et le soir j'arrivais à destination, après avoir parcouru près de 20 lieues, à travers des prairies sans chemin et des marais fangeux.

Je ne saurais assez exprimer ma reconnaissance envers les officiers de Battleford pour leur bienveillant accueil. On m'introduisit immédiatement chez le colonel Otter. Il prit connaissance de la lettre dont j'étais le porteur, et m'interrogea avec une sorte d'anxiété. Les officiers présents à notre entretien étaient tout oreilles pour entendre mon récit.

Le lendemain, vers midi, je repartais pour porter la réponse du colonel à Poundmaker. Ayant chevauché toute la nuit par une pluie battante et pataugé dans des fondrières, je n'arrivai au camp des sauvages que le lendemain. Je convoquai immédiatement tous les hommes et leur interprétai la lettre du colonel. Il leur disait qu'il ne ferait aucun mal aux sauvages, quels qu'ils fussent, pourvu qu'eux-mêmes n'en fissent aucun aux soldats. Il les invitait ensuite à attendre l'arrivée du général.

Quand j'eus finis de parler, Poundmaker se leva et dit : « Vous tous, tant que vous êtes, regardez-moi... Vous m'appelez tous votre chef. Écoutez bien ce que je vais vous dire. Il ne s'agit plus aujourd'hui de se battre. Il ne s'agit pas non plus de songer à sauver votre vie propre. Voyez toutes ces femmes, voyez tous ces enfants, voyez ces jeunes gens qui vous entourent ; ce sont ceux-là qu'il faut sauver. Je sais que vous êtes tous braves. En combattant contre les blancs, vous pouvez

les embarrasser fort. Mais nous succomberons sous le nombre, et rien ne nous dit que nos enfants auront la vie sauve. Je préfère me livrer, au risque d'être pendu moi-même, plutôt que de voir mon peuple et mes enfants massacrés par ma faute; plutôt que de faire verser des flots de sang par une résistance qui n'a plus de raison d'être. Maintenant que ceux qui ont du cœur fassent comme moi et me suivent. »

En disant ces derniers mots, il jeta ses armes à terre. Tous les hommes se levèrent et tous déposèrent leurs armes. Ensuite, les sauvages qui avaient été contraints à prendre part à la guerre et avaient toujours montré de la sympathie aux prisonniers, firent des discours interminables où ils vantaient le bien qu'ont toujours fait parmi eux les hommes de la prière. En même temps, de vieux méchants endurcis parcouraient le camp pour y semer la zizanie, en disant que j'étais un traître et que je leur tendais un piège. Mais le plus grand nombre, impatient d'avoir la paix, imposa silence aux récalcitrants.

Poundmaker me chargea de nouveau d'aller à Battleford pour y attendre le général Middleton, et de venir le chercher dès que celui-ci serait arrivé. Il me donna une lettre de soumission entière et sans conditions.

Avant de prendre congé des sauvages, je priai Poundmaker de laisser aller les métis prisonniers. Il me répondit que je pouvais emmener tous ceux que je voulais. Mais les Assiniboines n'y consentant qu'à demi, les pauvres captifs ne purent s'éloigner du camp que peu à peu. Comme j'avais hâte d'arriver à temps pour rencontrer le général, et de voir enfin la paix rétablie, au moins à Battleford, je montai à cheval et pris les devants, au galop, dans la direction du fort, où je n'arrivai que le lendemain vers midi, et non pas sans

danger. En effet, le long du chemin, après le soleil couché, sur le bord d'un petit lac où je m'étais arrêté pour prendre une bouchée de pain et boire un peu d'eau, j'entendis bruire les broussailles à quelques pas de moi. Ne pouvant me rendre compte de ce que c'était, et craignant d'être surpris par des sauvages que je savais s'être enfuis du camp pour ne pas se rendre aux soldats, je laissai là mon sac de provisions, remontai à cheval, et me sauvai à toutes brides.

Soudain, j'entendis deux détonations, et me retournant, je vis deux sauvages à cheval sortir du bois et se mettre à ma poursuite. Mais j'étais déjà à une bonne distance; puis, à la faveur de la nuit, je me jetai de côté et m'enfonçai dans le bois où je trouvai une cachette. Persuadés que je ne m'étais pas écarté du chemin, les sauvages y continuèrent leur poursuite.

Pour moi, je pris une autre direction, celle de l'inconnu, à travers bois, montagnes, ravins, au risque de me perdre et de mourir de faim. Mais la bonne Providence vint à mon secours, juste au moment où, après avoir invoqué tous les saints de ma connaissance, je venais de m'adresser à saint Antoine de Padoue pour le prier de me faire retrouver mon chemin. Je m'aperçus, en effet, que mon cheval le suivait. J'arrivai sans plus d'encombres à Battleford, mais bien harassé. Le général Middleton arriva quelques jours après. Sur son ordre, le 25 mai j'allai chercher Poundmaker.



A peine en route, je rencontrai mes chers métis campés à environ 2 milles de la ville. Ils avaient pu enfin se dégager du camp des sauvages. Ceux-ci étaient allés camper dans les montagnes de l'Aigle, à 30 milles plus loin. Quand j'arrivai près d'eux, après avoir galopé toute la nuit, ils s'apprêtaient à lever le camp. J'entrai aussitôt dans la loge du chef. Poundmaker, me

voyant fatigué et affamé, m'offrit généreusement les restes de son déjeuner que je dévorai à la hâte, aveuglé par mon appétit; c'était quelques côtelettes d'un vieux chien rôti. Après déjeuner, nous causâmes affaires. Je lui interprétai la lettre du général Middleton, dont voici la teneur :

Steamer North-West, may 25th 1885.

Poundmaker,

J'ai défait les Métis et les Indiens à Batoche et j'ai fait prisonniers Riel et la plupart de ses conseillers. Jé n'ai fait aucune condition avec eux ni n'en ferai point avec vous. J'ai assez d'hommes pour vous détruire vous et votre peuple, ou du moins pour vous chasser et vous affamer; et je le ferai, si vous ne rendez les attelages que vous avez pris et ne venez, vous et vos conseillers, me rencontrer à Battleford, jeudi 26, avec vos armes. Je suis bien aise d'apprendre que vous avez bien traité les prisonniers et les avez mis en liberté.

Fréd. MIDDLETON (1).

Lorsque j'eus interprété cette lettre, nous nous dirigeâmes sur Battleford où nous arrivâmes à midi. Le général attendait Poundmaker, entouré de ses officiers et d'une forte partie de la garnison. Celui-ci voulut saluer le général à la façon sauvage en lui présentant la main; mais le grand chef des soldats la repoussa avec un mouvement d'horreur, et après lui avoir parlé d'une façon très sévère, il l'envoya en prison avec toute sa

(1) I have defeated the Halfs-breeds and Indians at Batoche, and have made prisonners of Riel, and most of his council. I have made no terms with them, neither will I make terms with you. I have men enough to destroy you and your people, or at least to drive you away to starve and will do so unless you bring in the teams you took, and yourself and councilors, to meet me at Battleford on thuesday, the 26th, with your arms. I am glad to hear that you treated the prisonners well and have released then. Fred. MIDDLETON.

suite. La manière dont Poundmaker fut reçu par le général me surprit un peu. Les sauvages étaient restés maîtres du champ de bataille à Cut-Knife; n'ayant perdu que cinq hommes, ils pouvaient résister longtemps encore et causer des dommages incalculables, ou bien se disperser et aller se réfugier aux États-Unis, comme d'autres ont fait dans la suite. Se livrer soi-même, sans y être sommé par personne, exposer sa vie pour sauver celle des prisonniers blancs, objets de la fureur des assassins qui se trouvaient dans son camp, pour arrêter ainsi l'effusion du sang et rétablir la paix dans le pays (car ce sont là les principaux motifs qui l'ont fait agir), c'était de la part d'un sauvage un acte de générosité et même d'héroïsme plutôt digne de pardon et même de récompense, que de la prison et des fers. Tout sauvage qu'il était, Poundmaker était très intelligent et très sensible; aussi l'indignation se peignit sur son visage. Je le vis quelques heures plus tard à la prison ; il me dit que s'il eût été à la place du général, il n'eût jamais pu se résigner à traiter ainsi un blanc, qui aurait agi comme lui; puis il ajouta qu'il préférait être pendu que d'être ainsi traité. Je le réconfortai par de bonnes paroles, lui faisant comprendre que lorsque les esprits seraient apaisés, on reconnaîtrait ses mérites, et qu'il valait mieux pour lui d'être pour le moment en prison, que d'être libre et exposé à la vengeance d'une foule de blancs dont la colère contre les sauvages était devenue excessive. Il me promit d'être sage et généreux jusqu'au bout, et enfin il me pria d'aller dans son camp consoler sa famille et ses amis, ajoutant : « Mina ayamihestamâwin, ayamihewiginiw (Et prie pour moi, ô homme de la prière). »

Avec Poundmaker un bon nombre de sauvages, parmi lesquels quelques assassins et leurs complices, furent

faits prisonniers. Malgré mes protestations en faveur de mes compagnons de captivité, plusieurs d'entre eux furent aussi pris et jetés en prison. Je fus, moi-même, pendant quelques jours, considéré comme un des rebelles par une grande partie des blancs qui ne pouvaient comprendre pourquoi un missionnaire, un prêtre, pouvant, au commencement des troubles, se rendre à Battleford, était resté au milieu des sauvages.

Néanmoins, je voulus essayer de prendre quelques jours de repos. Mais le capitaine Todd, des « Foat-Guards », vint me trouver avec quelques officiers me priant de vouloir bien les accompagner jusqu'à Cut-Knife, c'est-à-dire à 40 milles de Battleford, pour leur montrer le cadavre du soldat que j'avais enterré sur le champ de bataille.

De retour à Battleford, je fus assailli par une foule de visiteurs qui, les uns après les autres, venaient me demander toutes sortes de renseignements sur les sauvages. Je pus cependant me reposer quelques jours ; puis sellant mon cheval, je repris, au galop, le chemin des réserves où tous les sauvages étaient retournés. A mon arrivée dans chaque camp, surtout dans celui de Poundmaker, les enfants chrétiens et infidèles, d'aussi loin qu'ils m'aperçurent, accoururent au-devant de moi ; je dus descendre de cheval pour leur serrer la main, puis les uns me tenant par la soutane, les autres se pendant à mes bras ou me prenant par la main, me conduisirent ainsi jusqu'au milieu du camp où leurs parents, tous sortis de dessous les loges, m'attendaient avec impatience pour avoir des nouvelles des prisonniers. Je n'étais pas encore au milieu d'eux, lorsque tout à coup j'entendis des sanglots, puis des cris lamentables, hommes, femmes, enfants, tous se mettant de la partie ; ces cris (*ploratus et ululatus*) redoublèrent

lorsque quelques vieilles, dont les maris étaient tombés à la bataille, se laissèrent aller la face contre terre, s'arrachant les cheveux comme par désespoir. Il faut dire ici, en passant, que c'est la coutume chez les Cris d'agir ainsi, lorsqu'ils reçoivent la visite d'un parent ou d'un ami qui leur rappelle de lugubres souvenirs. Aussi ne fus-je pas surpris de cette réception plus déplorable que véritablement douloureuse, et n'eus qu'à faire un signe de la main pour arrêter tout ce tapage, qui cessa à l'instant. Je dus cependant leur faire un long discours pour les contenter et dissiper leurs inquiétudes au sujet de leur bien-aimé chef et de leurs autres parents prisonniers à Battleford. Je leur promis de rester avec eux jusqu'à ce que tout danger eût disparu. C'est ce que je fis. J'employai ce temps à instruire les vieux et les jeunes, et je profitai de cette circonstance pour en faire entrer quelques-uns dans le bercail de l'Église ; je fis quelques baptêmes et bon nombre de catéchumènes. Pendant ce temps, Poundmaker et ses compagnons avaient tous été transportés à la prison de Régina, capitale actuelle du Nord-Ouest. Je reçus aussi un télégramme m'appelant dans cette ville pour servir de témoin dans le procès de Riel, de Poundmaker et d'autres métis et sauvages, qui m'appelaient à leur secours. Poundmaker et les quelques sauvages qui avaient été faits prisonniers avec lui furent condamnés, le premier à trois ans de pénitencier, les autres à un, deux, trois, cinq, sept, quatorze et vingt ans. J'eus cependant la consolation de revenir à Battleford en compagnie de mes co-prisonniers reconnus innocents et libérés par la cour. Je pus promettre aussi aux sauvages que leur chef, Poundmaker, quoique resté prisonnier, ne serait pas traité comme tel, et que même il reviendrait avec ses compagnons avant le temps fixé ;

promesse qui s'accomplit, en effet, l'année suivante. Pendant mon absence, deux sauvages, assassins de Battleford, ainsi que six autres assassins du lac la Grenouille, y compris les meurtriers des PP. FAFARD et MARCHAND, avaient été saisis et incarcérés à Battleford, où le R. P. BIGONESSE se dévouait, chaque jour, à leur instruction et à leur conversion. Ayant dû assister au procès de deux d'entre eux, j'eus l'occasion d'entendre prononcer la terrible sentence de mort, fixée pour le 27 novembre suivant.

Deux jours avant l'exécution, le R. P. BIGONNESSE me fit venir à Battleford pour l'aider à les assister et à les préparer à la mort. Tous avaient déjà été baptisés par lui tout dernièrement, à l'exception de deux qui étaient déjà catholiques, et dont l'un avait déjà fait la première communion des mains mêmes du R. P. FAFARD, dont il fut l'assassin. Ce malheureux aida beaucoup le R. P. BIGONESSE en instruisant ses compagnons à travers les fentes de sa cellule. Nous nous partageâmes les confessions, et le lendemain je leur dis la sainte messe, à laquelle ils reçurent la sainte communion avec une foi vive et une joie inexprimable, et le R. P. BIGONESSE chanta des cantiques en cris. Nous passâmes presque toute la journée et la nuit suivante à les maintenir dans leur foi et à les encourager à envisager la mort avec patience. Tandis que nous faisions tous nos efforts pour les faire aller au ciel, le diable travaillait de son côté : deux ou trois ministres protestants étaient accourus ; à mesure que nous sortions d'une cellule pour entrer dans une autre, ces ministres de l'erreur s'empressaient de prendre notre place. Mais leurs tentatives furent vaines ; au dernier moment, les pauvres condamnés nous répétèrent qu'ils croyaient à la religion catholique, qu'ils étaient heureux de mourir catholiques, et nous recom-

mandèrent de le dire à leurs parents, et de baptiser leurs enfants. Jusqu'au lieu de l'exécution, ils marchèrent d'un pas ferme, imitant le pas cadencé des soldats qui les accompagnaient. Nous montâmes avec eux sur l'échafaud, où l'un d'eux me dit : « Mon père, nous ne savons pas de cantiques, et nous voudrions pourtant mourir en chantant. Je t'en prie, permets-nous de chanter à notre façon. » Je le leur permis de bon cœur. Et pendant qu'on leur mettait la corde au cou, ils se mirent à chanter tous ensemble. Ayant aperçu, au milieu d'une foule innombrable, quelques sauvages, parents et amis, ils leur dirent adieu, les conjurant de leur pardonner et de se faire chrétiens. Un même signal les lança tous les huit à la fois, dans l'éternité, où, nous en avons la douce confiance, ils jouissent d'une félicité sans fin. Ainsi le sang des PP. Fafard et Marchand avait déjà produit des fruits, prélude de bien d'autres. Le R. P. Bigonesse et moi nous nous réjouissons d'avoir été choisis par la divine Providence pour être les instruments de sa miséricorde et les représentants de ces deux martyrs de la charité.

Tels sont, Monseigneur, les souvenirs que j'ai pu recueillir sur le plus douloureux événement de ma vie de missionnaire. S'ils peuvent intéresser Votre Grandeur, les lecteurs de nos *Annales* et les bienfaiteurs de nos missions, je serai amplement récompensé de ma peine.

M.-C. Cochin, o. m. i.

65

13398. — Paris. Typographie A. Hennuyer, rue Darcet, 7.

